

Arthur Brasselet (813)

Concours d'éloquence 2025: Ouvrir la cage aux oiseaux

« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! Que d'amours splendides j'ai rêvées ! »

De tous les oiseaux que le monde ait connus, s'il doit y en avoir un qui, plus que les autres, s'est extrait de sa cage, se l'est ouverte tout seul et autant qu'il le put, c'est sans aucun doute le plus jeune de tous les vagabonds, le plus fougueux de tous les voyageurs: l'enfant prodige, Arthur Rimbaud. Après la fugue, la fuite de la mère par la bohème, ce fut la fuite des poètes parisiens, le monde comme refuge des villes et de leur littérature.

Alors on se dit que voilà l'exemple parfait à suivre, qu'il faut toujours se révolter, s'enfuir, ouvrir sa propre cage et tendre vers plus grand. Et on pense, à la manière de René Char :

« Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! ».

Eh bien, à vrai dire, non. Non, je ne pense pas. Tu t'es peut-être trompé.

Il ne me semble pas que, l'oiseau, le phénix que tu étais, fut vraiment mieux loti une fois sorti de sa cage. Il n'y avait au dehors qu'une forteresse, plus grande. On n'échappe pas au sort de Sisyphe : après la fugue, il n'y a plus que la fugue, pour toujours. La case finale « Liberté » n'existe pas.

Lorsque l'on est enfant, et que l'on nous dit qu'un jour le soleil s'éteindra, une angoisse brusque nous accable, sans que l'on comprenne pourquoi.

C'est que l'on perçoit trop soudainement notre condition de prisonnier de l'univers, du temps, et de ses lois.

De la cage de l'oisillon à l'extinction du soleil, il n'y a qu'une série de geôles de plus en plus grandes, et le passage d'une cellule à une autre n'est rien que le parcours d'une première désillusion vers une déception plus ample encore.

Le rossignol, bien au chaud dans son abri, a tout le loisir de chanter l'extérieur, de rêver l'en dehors. Et il ne saura jamais rien siffler de mieux que ce fantasme de l'inconnu.

De la même manière que l'on remercie la mère de Rimbaud d'avoir fait de lui le plus merveilleux de tous les adolescents, je remercie la Sibérie d'avoir fait Dostoïevski. Je remercie aussi la prison d'avoir fait Lacrim, B20, Mister You, ou Guizmo et son magistral « C'est tout ».

Bien sûr, nous sommes assez de préparationnaires dans cet amphithéâtre pour concevoir à quel point l'enfermement paraît difficile, aliénant ; atroce condition des pauvres bêtes dans les cages des zoos ou de ceux que la société refoule dans les établissements pénitenciers.

Aussi la logique immédiate nous pousse-t-elle à réclamer la libération de tous, tout le temps.

Et, que l'on ne s'y trompe pas, j'exige aussi bien que vous

l'émancipation du forçat, du travailleur, de l'innocent, du discriminé.

Mais je dois vous avouer que, si je vous délivre ce soir un tel plaidoyer de la cage, c'est que je

parle en geôlier.

Toi qui libères l'oiseau, persuadé de délivrer les cœurs, ne sais-tu pas quelle autre âme tu enchaînes ? Ne sais-tu pas que tu négliges le sentiment de la cage, sa douleur, elle qui désormais se languit de lui, et le pleure à chaudes larmes ?

Il est primordial, pour le bon déroulement de ma prestation, que je vous dévoile l'une de mes plus grandes faiblesses. Il faut que vous sachiez toute l'affection que je porte à la plus grande des institutions européennes, à l'amour de toute une vie, à celui qui, battu par les flots, jamais ne sombrera, le grand, que dis-je, l'immense Paris Saint Germain.

Je vous supplie de bien vouloir me pardonner si je contourne ici les préceptes de l'éloquence, car un trop grand nombre d'entre vous ne peuvent plus me comprendre.

Mais vous, profanes, je vous en conjure, essayez de vous figurer ma passion, la fièvre frénétique que m'ont procurée les jeux de jambes des artistes que furent Marco Verrati, Neymar da Silva Santos Junior, représentez-vous le fanatisme furieux auquel me forçait chaque accélération de ce faraud de Kylian Mbappé... Une fois que vous songez à cette admiration, imaginez quelle ne fut pas ma douleur, Ô Peine ! d'être accusé de retenir ces virtuoses en cage, lorsqu'ils rêvaient d'Espagne, de Barcelone puis de Madrid !

Paris, prison dorée ? Qu'importe, j'y tiens trop, les gestes de Neymar, l'oiseau céleste, relèvent de l'éther, sa majesté ferait du Requiem de Mozart une pièce inélégante.

Si vous saviez comme je souffre leur absence, et le vide qui m'emplit est semblable à celui que le renoncement de Rimbaud a laissé à la poésie.

Ainsi, la prochaine fois que vous émanciperez quelque oiseau que ce soit, honorez-moi, et songez quelque peu au désespoir de celui qui avait la petitesse de le retenir.